Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1990)

Heft: 1

Artikel: Les terrains de la géographie

Autor: Racine, Jean-Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870686

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES TERRAINS DE LA GÉOGRAPHIE

Avril-juin 1971! Le professeur Henri Onde terminait son enseignement à l'Université de Lausanne, et quelques-uns de ses anciens étudiants lui offraient en hommage un numéro spécial d'*Etudes de lettres*. Une série d'articles encadraient un texte du maître sur le départ qui, très significativement, laissait à ses étudiants une réflexion de type méthodologique, dans lequel il illustrait superbement, pour celui qui voulait bien lire entre les lignes d'un discours qui restait implicite, comment la méthode géographique pouvait et devait dominer l'outil moderne que représentait la photographie aérienne en couleur. Et Henri Onde d'illustrer son propos, après une brève réflexion sur les problèmes posés par la photographie aérienne et la couverture nuageuse, par une grande variété d'exemples situant bien sa visée épistémologique et la nature de ses connaissances et de ses pratiques: les paysages de la Côte d'Azur et l'arrière-pays niçois, ceux des côtes basque et landaise, voire de la Basse Casamance sur la côte du Sénégal, massifs volcaniques et formes plissées malgaches ou de la Grande Canarie, alluvionnement à l'embouchure du Grand Rhône, paysages agraires et paysages urbains: des lieux et des paysages, à l'interface du culturel et du naturel, des formes et des structures, à reconnaître, à décrire, à classer, à élaborer peut-être, quoique timidement, et à travers les seules ressources d'une géographie comparée, en généralisation typologique.

Une première manière de faire de la science, fondée sur une grande rigueur et une immense culture, se donnant pour explicative sans pour autant s'inquiéter d'autre condition de réfutation que l'absence de contre-exemple, manière saluée par ses étudiants, sensibles par surcroît au sens aigu de la communication qui caractérisait leur maître, comme une démarche dont l'originalité réside pour l'essentiel dans une volonté de synthèse originale recourant à des disciplines aussi diverses que la géologie, la clima-

tologie, l'histoire, l'économie. «Ainsi, écrivait Jean-Pierre Rey dans son hommage liminaire, l'explication géographique, conçue comme une synthèse d'éléments à première vue étrangers les uns aux autres, présente-t-elle un aspect fascinant pour l'esprit. D'où l'enthousiasme réel qui, ces dernières années, a saisi tant d'étudiants en lettres initiés à cette manière nouvelle de penser, de comprendre les choses.»

Dix-huit ans ont passé. Après deux années de transition, l'Institut de géographie s'est reconstruit sur d'autres bases. Même si deux des signataires d'articles retenus par *Etudes de lettres* pour leur hommage au Professeur Onde se retrouvent aujourd'hui, à titre d'héritiers directs, en place professorale dans ce nouveau numéro consacré aux pratiques et aux connaissances de la géographie, les géographes et les horizons de la géographie ont changé, comme le monde lui-même. L'Ecole vidalienne, à laquelle appartenait Henri Onde, était plus orientée sur l'étude des permanences et le naturalisme que sur le changement. En dépit de ses prétentions à la synthèse, même renouvelée par une vision plus spécifiquement spatiale que naturaliste («assurer l'ajustement horizontal de ce que les autres disciplines étudient sur un plan vertical», écrira Pierre George), la géographie restait paradoxalement très protégée, coupée du monde scientifique extérieur. Elle lui empruntait sans doute ce qu'elle croyait être des faits, jamais des problématiques, rarement des découvertes épistémologiques. Ayant renoncé à l'étude des causalités par souci d'échapper au scientisme ambiant et par méfiance des généralisations prématurées qui avaient dominé l'époque du déterminisme darwinien appliqué aux sociétés humaines, enfermée dans une problématique toujours plus implicite, elle avait du même coup quitté le concert des disciplines scientifiques. Du moins l'a-t-elle cru en se découvrant soudain, face au miroir que lui tendait la nouvelle géographie anglo-saxonne ou scandinave, descriptive, qualitative, idiographique, inductive, empirique, verbo-conceptuelle, historico-littéraire. Alors qu'au même moment, ignorant encore tout des retombées à venir de la théorie critique, le monde dominant des sciences sociales — et sans aucun doute une certaine demande sociale d'alors — se voulait explicatif, quantitatif, nomothétique, déductif, théorique, logico- ou empirico-formel, bref, «scientifique».

A Lausanne comme ailleurs, la géographie devient «nouvelle»: elle consent d'importants investissements dans la formation à un nouveau langage, explicite et universel, celui des modèles

et des moyens de les confronter aux données empiriques, la formalisation mathématique et l'outil statistique. Dans le même mouvement cependant elle rompt avec ses certitudes traditionnelles, et, très vite aussi, avec ses certitudes positivistes, rapidement battues en brèche par la renaissance en son sein d'une analyse d'inspiration critique d'une part, d'inspiration phénoménologique d'autre part. De fait — et l'on pourrait s'amuser à suivre les titres des publications des enseignants ou des mémoires proposés pour s'en convaincre jusqu'à une certaine dérision — la géographie est entrée dans une véritable valse paradigmatique, à travers les péripéties de laquelle pourtant, à Lausanne comme ailleurs, elle s'est tout de même rapprochée de son être profond, que l'on est sans doute aujourd'hui aux portes de reconnaître enfin. Mais en découvrant aussi, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, que ce qu'elle reconnaît aujourd'hui, la géographie classique l'avait déjà inventé avant de s'appauvrir[1].

Le parcours, pourtant, valait la peine. Et la géographie d'aujourd'hui, malgré les tentations de l'éclatement, reste ou se prétend une. Toujours au carrefour de plusieurs disciplines — histoire, économie, sciences humaines, mais aussi géologie, climatologie et sciences naturelles — elle s'investit pourtant dans une grande variété de terrains et débouche à la fois sur les carrières traditionnelles de l'enseignement et sur de nouvelles professions, liées en particulier à l'aménagement de l'espace et à la conservation de l'environnement, faisant appel à des technologies modernes. En fait les étudiants du professeur Henri Onde avaient eux-mêmes montré l'exemple et s'étaient déjà illustrés par leur engagement dans une géographie active et volontaire, au service de la cité. Et les enseignants de l'Institut actuel continuent à enseigner simultanément dans la Faculté des sciences sociales et politiques et dans le cadre de l'Ecole des hautes études commerciales tandis que des enseignants des sciences de la terre continuent à nous prêter leur concours. Il reste que cette série d'engagements des géographes aux carrefours de la réflexion académique et critique et de l'action aménagiste, non seulement se survit à elle-même, mais encore prend des formes nouvelles. Même si souvent leurs mandants (Programmes nationaux, FNRS, Départements et grands Services cantonaux, Municipalités, Associations diverses) l'oublient vite, les géographes s'insèrent, comme tels, dans une grande variété de domaines thématiques dont certains peuvent apparaître, à première vue du moins, bien étrangers au monde de la géographie régionale traditionnelle.

Pour ne citer que les engagements en cours et à côté de ceux qui paraîtront évidemment relever de préoccupations géographiques, comme la création en cours d'un Atlas du Valais ou la préparation, avec le Département de géographie de l'Université de Genève, d'une *Nouvelle Géographie de la Suisse et des Suisses* (à paraître cette année chez Payot, Lausanne), ou, en collaboration avec un auteur canadien, d'une *Géographie du Canada* dans le cadre de la *Nouvelle Géographie universelle* RECLUS à paraître chez Hachette, mentionnons l'étude, dans le cadre du FNRS, de l'utilisation du sol et des pratiques foncières qui en commandent l'évolution, d'autres thèmes peuvent paraître plus inattendus. Ainsi de l'étude des rapports entre ville, économie et culture (dont on trouvera un écho ci-après sous la plume du Professeur Laurent Bridel), l'étude des dimensions socio-culturelles du devenir du français dans les écoles maternelles du Val d'Aoste, l'étude du fonds de Mme Viollet-le Duc, prolongée par trois expositions, l'étude des archives d'un architecte associé à l'apparition des premières cités jardins en Suisse. Et dans le cadre des projets du Programme national *Ville et transport*, l'étude des retombées de la liaison ferroviaire en cours de création dans l'ouest lausannois, celle du traitement du passé urbain et des politiques du patrimoine, celle enfin du rôle des multinationales dans l'économie urbaine, et plus généralement des conditions du développement territorial.

La géographie humaine est devenue, très explicitement, science sociale. Elle le manifeste dans sa composante urbaine comme dans sa composante économique qu'illustrent successivement ci-après le Professeur J.-B. Racine et M. A. Cunha, maître-assistant. S'interrogeant sur les espaces et les territoires des hommes d'aujourd'hui, leur différenciation, leur organisation, leurs productions, leurs représentations, leurs logiques, sous toutes leurs formes et à toutes les échelles, elle continue de fait son œuvre d'exploration. Et n'hésite pas à fréquenter de nouveaux terrains. Et si elle doit, pour répondre à ses questions, et comme le fait ici M. Ola Söderström, assistant doctorant, s'aventurer sur les terrains de ses voisines, voire à la rencontre de préoccupations transcendant toute disciplinarité, comme celles qui dérivent du discours situationniste, et apprendre avec elles à se préoccuper de manière moins naïve de ce référent commun qu'est l'espace, elle le fait volontiers. Dans le domaine de l'action au service de la cité, bien sûr, localement, dans leur ville, leur région, leur pays, ou beaucoup plus loin, dans la coopération avec les pays en voie de

développement, les géographes interrogent et s'interrogent. Mais aussi, au cœur même de la tour d'ivoire universitaire, dans la réflexion aujourd'hui commune à toutes les disciplines sur le sens et la signification de leurs connaissances et de leurs pratiques, dans ce commun effort de transparence de la science à elle-même, dont Pierre Bourdieu a bien dit, et la difficulté et la possibilité.

Les autres textes qui illustrent ci-après quelques-unes des activités et des orientations de l'Institut de géographie en cette fin de décennie s'inscrivent également dans cette double composante faite de mutations et de permanences et qui définit la géographie moderne. Le premier d'entre eux couronne tout à la fois la nomination du plus proche disciple du Professeur Onde comme professeur ordinaire de géographie physique à l'Université de Lausanne et le profond engagement de l'Institut de géographie, de deux de ses professeurs en tout cas (MM. Jörg Winistörfer et Laurent Bridel) et de nombreux membres du corps intermédiaire et étudiants boursiers qui font régulièrement des séjours sur place, dans le cadre de la coopération avec le Niger. Il situe bien la continuation, pour certains des membres de l'Institut en tout cas, d'une visée géographique une et indivisible, dans la tradition du Professeur Onde, qui ne séparait pas les préoccupations de la géographie dite physique et celles de la géographie dite humaine. Il reste que certains travaux de géomorphologie, en fonction de la thématique abordée, et en particulier pour le domaine du quaternaire, sont totalement dégagés des préoccupations sociales. Avec l'article de Mme Dorthe-Monachon, on trouvera trace ici de ce type de pratique géographique, attendue dans ce pays aux innombrables délaissés glaciaires, prolongée par l'étude de M. M. Marthaler, qui illustre bien l'apport à notre discipline et à notre Institut des enseignants des Sciences de la terre, indispensable prolongement de toute spécialisation «physique» à Lausanne. La géologie fait découvrir aux géomorphologues la quatrième dimension de l'espace de leur travail, celle du temps. Elle leur apprend à porter un regard original sur notre planète et ses habitants, pour s'apercevoir qu'en toile de fond, derrière le bouillonnement des changements humains, les paysages immuables de nos montagnes s'animent. Que l'on ne s'abuse pas pourtant... Malgré les apparences cette géographie physique s'est complètement renouvelée, elle aussi. Par les approches thématiques qu'elle propose en tout cas, même si la forme reste sensiblement la même.

Une forme en pleine mutation en revanche, pour certains secteurs de la géographie humaine du moins, particulièrement quand

ils sont directement liés au quantitatif, à l'informatique, au cartographique aussi, et qu'ils sont plus directement liés à une demande sociale en vue de l'action. Deux contraintes ont dû être prises en compte: l'adaptation des méthodes à l'informatique, la nécessaire lisibilité des résultats par les décideurs. A l'évidence le cartographique, outil traditionnel du géographe, s'est remarquablement enrichi par les progrès des méthodes de traitement des données, et devient plus clairement cet instrument de recherche, de contrôle et de vérification cher au responsable actuel de l'enseignement des méthodes quantitatives et informatiques au sein de la Faculté des lettres, le Professeur J.L. Chancerel et à celle qui assure la «passerelle» entre cet enseignement et la pratique disciplinaire des géographes, Mme M. Cosinschi. Ils ont conjointement «accompagné» de leurs conseils et de leurs ressources l'article de jeunes étudiants chercheurs, Mlle K. Fabrizio et M. J.C. Stucky, issu de l'étude d'un système éducatif, l'enseignement spécialisé à Lausanne, et consacré à la schématisation de l'espace. Ce travail montre bien comment la prise en compte de ces deux nécessités oblige le géographe à renouveler sa réflexion sur la présentation d'un territoire. Quant au projet d'Atlas du Valais présenté par Mme M. Cosinschi, de même que l'un des pré-travaux réalisés par les étudiants dans ce cadre, ici celui consacré à l'étude de la géographie post-scolaire et présenté par Mlle M. Rosset et M. J.L. Chancerel, ils illustrent bien les mutations en cours, et quelques-uns des services que le savoir-faire géographique peut rendre à la Cité.

Ayant finalement renoncé à se présenter comme *la* science synthétique des rapports entre nature et culture, la géographie est de mieux en mieux accueillie, comme niveau d'analyse parmi d'autres, à mettre en perspective réciproque. Dans les îles et les continents de l'humanité qu'explore aujourd'hui le géographe, tout phénomène observable et mesurable, dès lors qu'il a une distribution spatiale différenciée, ce qui fait faire l'hypothèse qu'elle est aussi organisée, peut apparaître comme relevant d'une interrogation géographique. Les terrains de la géographie sont-ils pour autant en nombre infini?

En fait l'accord est à peu près général aujourd'hui, pour inscrire le questionnement géographique au sein d'un référentiel contextuel bien délimité, lié à une représentation dominante voulant que l'espace du géographe soit construit à partir de l'étendue, ou plus simplement qu'il s'étend à la surface de la terre, réalité matérielle donnée, en devenant, dès l'intervention de l'homme,

une réalité historique, distincte de la réalité matérielle par la façon dont cette réalité première est organisée et modifiée. L'espace du géographe est donc bien un produit social, progressivement construit par les sociétés à leur image, dans l'historicité de leurs pratiques. La superstructure aménagée, manifestation d'une pratique imposée et expression de son résultat transitoire, comporte donc, à l'image de la langue, dont le son est le recto et la pensée le verso, un recto physique et un verso social, dont les corrélations sont à établir. Mais ces pratiques s'inscrivent bien sûr dans un projet d'utilisation et donc dans des pratiques cognitives. Les géographes s'en sont rendu compte et reconnaissent volontiers, en écho de la pensée sémioticienne, que leur espace prend une figure marquée de qualités variées par l'intermédiaire des sujets qui l'appréhendent, le marquent et l'informent, organisant ses différentes déterminations en ordres signifiants. L'espace du géographe est devenu *territoire* et l'étude des composantes spatiales de la *territorialité humaine*, le véritable «terrain» de la géographie moderne. Une territorialité conçue au sens le plus large, comme médiatrice des rapports que les hommes, pour assurer leur autonomie, entretiennent entre eux et à l'altérité environnementale et sociale. C'est l'objet de ce double numéro que d'essayer de montrer que c'est bien dans cette direction, en tout cas, que s'oriente aujourd'hui la géographie.

Jean-Bernard RACINE
Institut de géographie

NOTE

[1] Indépendante de l'Institut de géographie, une chaire de géographie historique, créée dans le cadre de l'Institut de recherche interdisciplinaire de la Faculté des sciences sociales et politiques, permet d'ailleurs aux chercheurs qui s'intéressent à cette question de se faire une opinion critique qui dépasse sans doute en intérêt la seule histoire de la géographie (Professeur Georges Nicolas).